

« GRACE »

*Sois attentif à mes cris, car je suis si faible !
Délivre-moi de mes persécuteurs, car ils sont plus forts que moi.
Psaume 142 (141), 7*

« *C'est plus fort que moi !* »

Une petite phrase qu'il nous arrive de prononcer avec humour pour nous excuser de reprendre une part de dessert avec quelque gourmandise ou de fumer une cigarette. Ce peut être aussi un aveu, à la fois plus discret et plus lourd. Quand nous nous reconnaissons prisonniers d'une habitude ou bien incapables de renoncer à un péché... Vous savez, ces fautes que nous sommes las d'avouer à chaque fois que nous recevons le sacrement de réconciliation. « *Le bien que je veux, je ne le fais pas et le mal que je ne veux pas, je le fais¹* ». Mais qui d'entre nous peut dire qu'il ne se reconnaît pas dans cet amer constat de notre fragilité humaine et de notre péché ? Combien de fois n'avons-nous pas fait la dure expérience, les uns comme les autres, de nous décevoir nous-mêmes ! C'est dur d'être déçu par les autres, mais, être déçu par soi, c'est parfois encore plus lourd à vivre. Et c'est bien la prise de conscience de la répétition de nos fautes qui peut nous conduire à nous déprécier ainsi profondément nous-mêmes, secrètement. Il se peut que nous n'en disions rien à d'autres. « *Non, vraiment je ne vaudrais pas grand-chose... Oh, je n'y arriverai jamais ... C'est vraiment plus fort que moi* ».

Et d'avoir alors la tentation de nous replier sur nous-mêmes, de prendre notre parti d'un tel état de fait, et de laisser ainsi s'installer en nous les germes d'une pente dépressive.

Attention, une attitude dépressive n'est pas en soi un péché mais une fragilité psychologique due à une bien mauvaise image que nous avons de nous-mêmes. On risque fort de tout confondre, en particulier de mélanger nos limites avec notre péché. Mais si s'installe en nous la conviction que nous ne sommes bons à rien, ou à pas grand-chose, qu'on ne s'étonne pas qu'un tel déni de nous-mêmes, qui commence par un aspect de notre vie puisse alors faire tache d'huile et envahir progressivement toute notre vie. Et d'avoir alors petit à petit un dégoût de tout ou un goût à pas grand-chose, d'avoir peur de tout ... et de rien !

Pour nous sortir d'une telle impasse, il peut nous arriver de prêter quelque attention aux sirènes dites modernes qui chantent à nos oreilles les bienfaits de la « déculpabilisation ». Ce serait, dit-on, vingt siècles de morale judéo-chrétienne dont il conviendrait de nous débarrasser - enfin ! - en tournant radicalement le dos à une culpabilité aussi malsaine que morbide. Il faudrait, nous dit-on, se libérer de tous ces aveux qui maintiennent en esclavage. « Dé-cul-pa-bi-li-ser » ferait ici figure de mot d'ordre, d'objectif libérateur.

Mais qu'on ne s'étonne pas alors de vivre dans une société qui suscite de plus en plus d'irresponsables : « *C'est pas ma faute ... C'est la faute de la société, du système, de l'éducation reçue ... c'est la faute des autres, quoi !* ». Le système, la société, les autres ... une altérité anonyme, sans visage, insaisissable. Plus personne n'est coupable. Plus personne n'est responsable. En effet, quand la culpabilité est niée, seule une irresponsabilité infantilissante a encore droit de cité : « *Non, M'sieur, c'est pas moi, c'est l'autre !* ». Quitte à me faire traiter de ringard ou de judéo-chrétien attardé, j'affirme alors paisiblement que la non-reconnaissance de son péché est à court terme la pire des prisons, le pire des enfermements ... au point de devenir un enfer.

¹ Rm 7, 19

C'est pourquoi je préfère adopter l'attitude bien plus humaine du psalmiste. Un de ces hommes qui parle à la première personne. Un homme qui, humblement, ose dire « je ». « *Mes fautes ont dépassé ma tête. Comme un pesant fardeau, elles pèsent sur moi. Mes plaies infectées suppurent, et cela par ma sottise. Je suis courbé et tout prostré.*² » Il crie, le bougre ! Et il crie fort. Mais c'est bien ce cri de l'homme blessé, blessé d'abord par sa faute, qui peut lui permettre de ne pas en rester là, de ne pas rester courbé et prostré. C'est ce cri épousé dans la prière de l'Eglise, qui peut nous permettre d'humaniser notre manière d'être. Nous le faisons en faisant nôtre la prière de ces hommes pétris d'humanité, qui constatent que le mal est en eux, que ça les dépasse, et que le péché est vraiment « plus fort qu'eux ». Nous devenons alors de ces hommes qui ont l'humilité et l'audace de faire appel à « plus qu'eux », de faire appel à Dieu : « *Tourne-toi vers moi; aie pitié ! Car je suis seul et humilié. Mes angoisses m'envahissent. Dégage-moi de mes tourments. Vois ma misère et ma peine. Enlève tous mes péchés.*³ »

Il ose dire. Le psalmiste ose des mots aussi simples que vrais pour reconnaître qu'il ne peut s'en sortir seul. Par sa prière, il se tourne ainsi progressivement vers l'autre... vers l'Autre. Et c'est bien ainsi que les psaumes nous ouvrent un chemin d'humanité. Dire nos limites, avouer notre péché, c'est donner des mots à ce qui nous blesse ou nous mine intérieurement. Ces mots, cachés par la honte, deviennent des mots risqués dans la confiance. Ce péché qui a été un temps enfoui dans la prison de nos seuls sentiments ou ressentiments, vient au jour. Faire ainsi comme le psalmiste - donner des mots à notre péché - c'est humblement nous déposséder de ce qui est « plus fort que nous ». C'est, dans un geste de confiance, un geste de foi, les remettre entre les mains de Celui que nous reconnaissons infiniment « plus fort que nous ».

Tel est le sens de l'aveu. Dire au prêtre notre péché, c'est le « sortir » de nous pour le confier à un autre, et par sa médiation, confier notre péché au tout-Autre. Il ne s'agit pas de caricaturer une telle démarche en évoquant la malsaine nécessité d'une liste tatillonne et scrupuleuse. Il s'agit de faire venir à la lumière ce qui, sans cela, resterait enfoui dans la pénombre d'une conscience mal éclairée. Avouer notre péché, c'est non seulement le voir en face, mais c'est le mettre devant nous. Et c'est quand le péché est mis ainsi à distance, qu'il ne nous colle plus à la peau.

Dans l'Evangile, Jésus ne cesse de manifester qu'il est justement venu pour mettre le péché « à distance ». Ainsi, par exemple, dans l'épisode du démoniaque libéré à Capharnaüm, Jésus interpelle avec vigueur l'esprit mauvais : « *Silence, sors de cet homme !* ». Et Saint Marc qui raconte l'événement, dit explicitement que « *l'esprit mauvais le secoua avec violence et sortit de lui*⁴ ». Un peu plus tard, c'est la belle-mère de Pierre qui est guérie : « *Jésus s'approcha d'elle, la prit par la main. Sa fièvre la quitta*⁵ ». Sortir, quitter ... il s'agit bien pour Jésus de révéler qu'Il est venu mettre le mal à distance.

Pourquoi donc ?

Marc le dit par tout son Evangile. Matthieu est à ce sujet encore plus explicite. Quand après avoir évoqué que Jésus chasse des démons et guérit de nombreux malades, il affirme que Jésus accomplit ainsi la parole prononcée par le prophète Isaïe : « *Il a pris nos souffrances, il a porté nos maladies*⁶ ». Si Jésus met le mal à distance c'est pour le « prendre », le « porter ». Finalement c'est bien Jésus qui, dans le sacrement de réconciliation, prend volontairement sur lui le poids de nos péchés. Aucune autre justification à une telle attitude que l'amour inouï de Dieu, bien au-delà de ce que nous pouvons imaginer. Et Saint Paul

² Ps 38 (37) 5-7

³ Ps 25 (24) 16-18

⁴ Marc 1, 25-26

⁵ Marc 1, 31

⁶ Mat. 8, 17 citant Isaïe 53, 4

nous aide à entrer dans l'inouï d'un tel amour quand il affirme aux chrétiens de Corinthe : « *Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a pour nous identifié au péché des hommes afin que, grâce à lui, nous soyons identifiés à la justice de Dieu*⁷ ». ».

Si un mépris de nous-même, insidieux, nous tient aux tripes, s'il y a une sale habitude dont nous n'arrivons pas à nous débarrasser, s'il est une paresse que nous avons maintes fois essayé de corriger, sans succès, si nous ne savons que faire d'un égoïsme qui nous colle à la peau ... nous pouvons pourtant être les plus heureux des hommes. A vue humaine, c'est plus fort que nous. Mais pas plus fort que Lui ! Ainsi celui qui croit ne jamais devoir dire « c'est plus fort que moi » aura bien du mal à prendre la main qui lui est tendue par Dieu lui-même. Souvenez-vous de Paul, ici encore : « *Par trois fois j'ai prié le Seigneur d'écartier de moi (cette écharde dans ma chair). Mais il m'a déclaré: "Ma grâce te suffit. Ma puissance donne toute sa mesure dans la faiblesse"*.⁸ »

Dans le sacrement de réconciliation, laissons donc sa grâce nous habiter ! La conversion, ce n'est pas d'abord une question de vertu ni même de volonté. C'est bien davantage et d'abord une attitude de foi. D'ailleurs, tous les dictionnaires vous le diront, et ils ont "théologiquement" raison : confesser, ce n'est pas d'abord dire son péché, mais c'est bien dire sa foi !

P. Guy Lescanne

⁷ 2 Cor. 5, 21)

⁸ 2 Cor 12, 8-9